



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

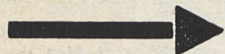
EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Retenez bien
cette date



Jeudi
16
Mars
1989

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 10 heures

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide,
Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 1^{er} mars 1989. Nous lançons un pressant appel aux camarades de la région parisienne pour que quelques-uns d'entre eux acceptent de venir renforcer le Bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 20 mars 1988.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

A 13 heures

BANQUET

MENU

- Feuilleté de Rognons de Veau Forestière
- Truite Saumonée au Basilic
- Escalopine de Veau
- à la Crème de Ciboulette
- Légumes
- Plateau de Fromages
- Poire Belle Hélène en Tulipe
- VINS
- Mâcon Blanc
- Bordeaux Château Gantonet Magnum
- Bourgogne
- Champagne
- Café

★ ★

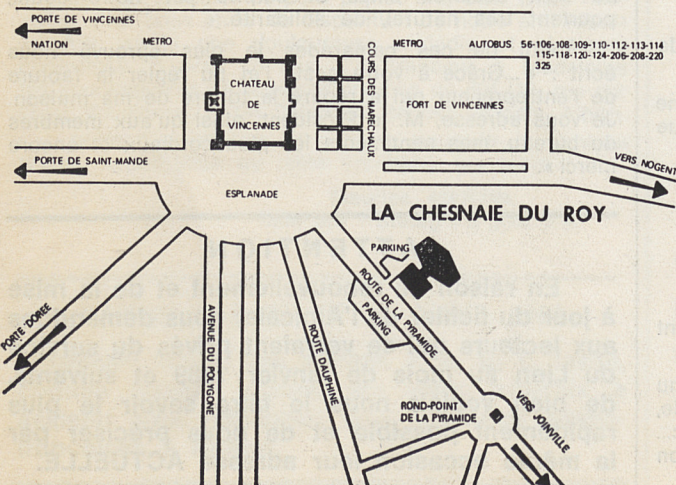
PRIX NET : 200 F.

★ ★

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

BAL jusqu'à 19 heures

Nous espérons que le jour choisi, LE JEUDI, facilitera votre déplacement par l'utilisation de la CARTE VERMEIL. Dans la mesure du possible, PREVEZ le bureau de votre venue. MERCI.



LA MEMOIRE DES BARBELES

La mort dans l'âme,
de Sacha SIMON (Editions " Délivrance ")

« ...Anciens prisonniers, qui lirez ce livre, avec, j'en suis persuadé, une intense émotion et qui croirez revivre votre malheur, gardez-le avec soin et confiez-le, plus tard, aux méditations de vos fils... »

« Quant à vous, lecteurs anonymes et qui nous ignorez encore, vous trouverez dans les lignes de Sacha Simon l'explication que vous cherchiez sans doute du mystère de nos cinq années de captivité. »

Ce sont là les dernières lignes de la préface du très beau récit que Sacha Simon écrit dès son retour d'Allemagne.

Quelle qu'ait été notre propre expérience, nous retrouvons dans ces vieilles pages, beaucoup de notre jeunesse embarbelée. Ces jours qui n'en finissent pas de durer et que nous subissons dans l'inconfort matériel et moral de l'exil ennemi, Simon a eu l'immense souci de les conserver en mémoire et, en journaliste qu'il était, le talent d'en reproduire la trame, avec fidélité et mesure, dans le but d'informer — en 1947 et les années qui suivirent, ce n'était pas sans mérite — et contre le poids de l'oubli.

Sur la captivité elle-même et sur les leçons de l'histoire, nous avons beaucoup appris depuis. Et notamment que la mort et la souffrance sont de tous les temps, de tous les lieux, que rien ne les distingue qui nous autorise à faire un choix.

Il reste des témoignages qui nous touchent et nous émeuvent. Sacha Simon nous donne le sien sans esprit de vengeance, les Euménides, dit-il en exergue, n'ayant rien à voir avec ces pages. Dans un style alerte et concis, sans fioriture ni outrance, il dit la vie captive au quotidien. L'expression des sentiments qu'il éprouve à se voir ainsi réduit, forcé, enfermé, traduit bien notre vécu commun au temps de Germania. Il le traduit authentiquement.

Dans l'abondante floraison, qui s'accroît chaque jour, des ouvrages sur la captivité de guerre, la lecture de « La mort dans l'âme » est comme un pèlerinage aux sources de la captivité ordinaire, celle de « ces centaines de milliers d'hommes anonymes, qui connurent la vie des kommandos, travaillèrent au chantier, à la ferme, chez l'artisan ou en usine. En effet, les extraits que vous allez lire ne vous seront pas étrangers. Le miroir de Sacha ne biaise pas avec la réalité des choses du « camp » et le meilleur compliment que l'on puisse faire à Simon c'est de considérer son livre comme le livre-

type de la captivité, pour l'ancien P.G. bien sûr, mais aussi pour le lecteur anonyme qu'évoque le préfacier. Si les centaines de milliers de Français qui ont vu à l'écran « La vache et le prisonnier » avaient lu, à la plage ou dans leur fauteuil, « La mort dans l'âme », le phénomène de la captivité, son histoire auraient été mieux perçus. Hélas, il n'en a rien été...

Notre intention de publier SIMON remontait à plusieurs mois. Par l'intermédiaire de notre ami DURAND, de Pont-à-Mousson, il savait notre projet et il en était heureux. Mais la périodicité du Lien et le programme chargé de 1988 nous avaient fait différer cette publication de quelques mois. Nous savions notre camarade gravement malade, aussi sa disparition à la veille de Noël, si elle nous a beaucoup peiné, ne nous a pas surpris. A ses enfants, ses anciens camarades prisonniers de guerre adressent leurs très sincères condoléances.

Sacha SIMON fut un grand journaliste, à L'Est Républicain notamment et au Figaro. « Grand, massif, venu de la lointaine terre russe (il était né à Riazan), baroudeur, témoin-reporter sur tous les points chauds du globe, écrivain comme « Jeff » (Kessel) il fut surtout, écrit Gino Tognoli dans « L'Est Républicain » du 21 décembre dernier, l'homme du scoop du suicide de Goering, le 15 octobre 1946, dans la prison de Nuremberg ».

Les prémisses des qualités d'observation et d'écriture que ses confrères reconnaissent volontiers à Sacha SIMON se trouvent, à n'en pas douter, dans ce livre « La mort dans l'âme », récit de sa captivité de guerre (1940-1945) curieusement ignorée, dont Le Lien publie en hommage aujourd'hui quelques morceaux choisis.

« Je ne puis vous répondre « de ma main » qui tremble trop étant presque constamment dans une position semi-allongée. Bien entendu je vous autorise de tout cœur à emprunter mes récits pour votre journal et je tiens à vous signaler à toutes fins utiles que les droits d'auteur de la première édition de « La mort dans l'âme » ont été versés pour la création de l'Association des Prisonniers de Guerre de Lorraine » (14-6-88).

Merci Sacha !

J. Terraubella.

[...Le 14 juin 1940, aux E.O.R. de Vannes, on s'exerce « au maniement du sabre, au calcul de la fourchette et à la lecture d'abaques de tir », quand bientôt l'ennemi s'approche de la ville. L'ordre est d'assurer sa défense. Dans la fièvre on attend le choc... quand soudain vient le contre-ordre : la bataille est terminée avant que d'avoir commencé !... C'est bientôt comme en mille autres endroits la capture incroyable...]

« La captivité est un état d'imprévu. Faim ! Faim ! Retrouvé deux sucres au fond de la valise. Mais de quoi demain sera-t-il fait ? »

I - Au pays des servitudes

10 SEPTEMBRE

Une même appréhension nous étreint après une journée passée à contempler les ailes des moulins à vent, les maisons de poupées et les dunes de la Hollande : que nous réserve le séjour au pays des S.A., des camps de concentration ? Mais ce soir nous ne connaissons de l'Allemagne que son emblème qui flotte au toit de la station frontrière. Et une fois encore j'aurai connu le choc que je reçois à chaque nouveau contact avec l'inconnu, caricature de l'émoi de l'explorateur découvrant une terre vierge. Fiévreux plaisir d'aller à l'aventure dans une ville inconnue, de s'attendre à chaque pas à des découvertes étonnantes, croiser des gens dont

on ignore tout et qui laissent tout supposer ! Prendre un portier chamarré pour un officier de la garde et l'hôtel de ville pour le Palais de Justice ! Tomber en arrêt devant les vitrines, se perdre dans les rues ne menant nulle part, entendre des mots que l'on ne comprend pas, faire cent suppositions absurdes, mille remarques que l'on croit judicieuses et qui sont horriblement fausses sur la façon de vivre, sur les mœurs, sur le caractère de ces gens que l'on voit pour la première fois et que l'on ne reverra probablement jamais plus, s'affranchir, enfin, en voyage, du Baedeker,

Suite page 2

A découper suivant le pointillé

ASSEMBLEE GENERALE DU 16 MARS 1989

POUVOIR

Je soussigné (nom et prénoms)

demeurant à
membre de l'Amicale VB - XA, B, C
donne par les présentes pouvoir à M.
également membre actif de l'Association, de me représenter à l'Assemblée du 16 mars 1989.

En conséquence, prendre part en mon nom à tous votes relatifs à l'élection du Conseil d'Administration pour tout autre motif, prendre toute décision qu'il jugera utile pour l'exécution du présent mandat, notamment de substituer dans l'accomplissement des présentes quiconque il avisera ; en un mot, faire tant par lui-même que par mandataire, s'il y a lieu, tout ce qui sera utile et nécessaire. En foi de quoi, je promets à l'avance aveu et ratification.

Fait à, le
(Signature précédée des mots :
« BON POUR POUVOIR »).

F 2281/4

des guides officiels et des horaires calculés à la seconde. Ah! plaisirs de voyager, de se renouveler dans ce bain de Jouvence, de brûler d'une flamme sourde, plaisirs de l'homme libre, que vous êtes loin ce soir des pensées sombres que suscite en moi ce drapeau à croix gammée, première étape de mon périple en Allemagne.

11 SEPTEMBRE

A l'aube, c'est la banlieue d'une grande ville qui nous offre des images si familières que l'on ne sait plus si c'est l'Allemagne ou la France que le train traverse. Une voiture de laitier longe une rue grise. Des ménagères, sur le pas de la porte, déposent un seau et, appuyées sur un balai, nous regardent passer. On cherche en vain le **Made in Germany** et, seuls, des panneaux publicitaires ou les enseignes des boutiques nous prouvent que la France est loin.

Nous repartons et bientôt le ruban vert et blanc d'une autostrade file vers l'horizon là où une immense ville profile dans le ciel ses flèches gothiques et ses cheminées d'usines. «Hambourg 15 km.», lisons-nous sur un poteau fléché. A une courbe de la voie, un convoi pareil au nôtre, mais portes ouvertes nous croise. Ce sont, ils nous le crient au passage, des Alsaciens-Lorrains libérés.

Des lambeaux de phrases nous fouettent le visage comme des branches d'arbre :

— Attention à la fouille!... Quoi?... Non, pas les alliances!...

« Bremerworde, tout le monde descend ».

Pénétrant par les grilles de la gare de plein-pied en Allemagne, nous retrouvons des femmes, un brassard de la Croix-Rouge à l'avant-bras, distribuant des boissons chaudes, des sandwiches, mais cette fois-ci ce sont les sentinelles qui en profitent. Nous, nous regardons comme doivent le faire des bœufs de Madagascar débarqués à Bordeaux.

13 SEPTEMBRE

Je me suis réveillé à côté d'un mort et nous ne nous en sommes aperçus que dix minutes après le réveil. Le malheureux, père de trois enfants, est mort d'une crise cardiaque.

La soirée d'hier s'est, somme toute, bien passée. Nous avons traversé la petite ville sous des regards indifférents : ils ont dû déjà tant en voir... A la sortie du faubourg, une femme, accoudée à sa fenêtre entre deux pots de géraniums, nous a crié dans un mauvais français : «Le camp encore pour 15 kilomètres».

Exténués par le voyage de cent vingt heures, sales, ployant sous le poids du paquetage, traînant les pieds, nous avons fait le trajet en trois heures et demie à travers bois de sapins, plaines désolées et autres bois. Dans l'obscurité naissante les vacillantes silhouettes marchent comme dans un rêve, se bousculent, se laissent dépasser, puis dépassent ceux qui n'en peuvent plus.

Enfin, enfin, voici au loin la structure des miradors, les toits verts des baraques. Sans bien m'en rendre compte je me trouve soudain dans l'enceinte du camp, devant une immense tente et après une brève bousculade je tombe sur la paille... Mais que nous veut-on? Ah! c'est le café! Le soldat allemand qui nous a pris en compte nous explique par le truchement de l'interprète que nous aurons à manger demain matin, les cuisines étant déjà fermées. Ah! que m'importe, qu'on nous laisse dormir!

Et ce matin, après le désagréable réveil, nous avons bu le café et touché 200 grammes de pain, une cuillerée à soupe de sucre, un grain de saindoux, «c'est tout pour toute la journée» précise l'interprète qui veille sur nous comme la poule sur ses poussins.

La première formalité de la journée est la fouille : on pourchasse avec célérité et œil de lynx stylos, savons, tabac, rasoirs, gants, couverts, effets militaires en double, livres et, naturellement, tout ce qui est écrit sauf papiers d'identité. Tout cela vole dans d'immenses corbeilles disposées derrière les tables.

— Du café, du vrai? interroge mon vis-à-vis émerveillé, et il le glisse discrètement dans un tiroir.

— Ce paquet, ce sont des lettres de ma femme, dis-je à voix basse. A-t-il lu dans mon regard le prix que j'y attache?

— Que voulez-vous, c'est la guerre, réplique-t-il en français, et me tendant la liasse :

— Choisissez-en cinq.

C'est la presse des veilles de fête, les comptoirs de grands magasins un jour de solde : «Au suivant de ces messieurs».

Je m'en tire à bon compte, les autres sont moins heureux, à Tézé que je ne lâche pas d'une semelle (les liens de l'amitié prennent ici une signification que j'ignorais encore) on a pris des photos; Koté regrette ses livres de math; Girardot ses paquets de Gauloises.

Je passe mon après-midi à contempler le désolant tableau qui semble extrait d'une iconographie de la Grande Guerre de la collection de l'illustration : de mornes silhouettes passant entre des baraques vertes campées sur de la terre noire; des barbelés partout; des miradors à chaque coin, et par-dessus toute cette grisaille, le ciel gris prêt à crever à chaque instant.

15 SEPTEMBRE

Journée chargée : notre convoi de deux mille prisonniers doit être douché, désinfecté, piqué, photographié, enregistré au bureau.

Tout est minutieusement réglé : pendant que le linge se désinfecte, nous passons aux douches; à peine sortis de la chambre de séchage, nous sommes saisis par le bras, amenés près de la fenêtre et piqués promptement au sein («pouvu que ce ne soit pas la stérilisation!») Le photographe opère par couples, une ardoise pendue au cou nous devons avoir l'air de sortir d'un album de l'identité judiciaire. Je regretterai toujours de ne pas posséder à titre de souvenir le sympathique

«tête-bêche» que je forme avec Tézé. De là, au galop, on nous dirige sur les bureaux où cinquante «intellectuels» belges et français, tirant la langue, s'efforcent de transcrire en un allemand correct les renseignements militaires et autres que nous leur communiquons.

17 SEPTEMBRE

Nous voici propres, étiquetés, photographiés, dépouillés de tout superflu, catalogués, aptes à être de vrais prisonniers, couchant dans les baraques, susceptibles de partir d'une heure à l'autre en kommando.

Nous n'avons passé que sept jours au stalag et déjà nous partons tout à l'heure on ne sait trop pour quelle destination, et déjà on accepte avec une vague indifférence l'incertitude du lendemain. Après une sommaire inspection médicale : «Que ceux qui ont des hernies, des varices ou d'autres infirmités graves sortent des rangs!» on fume philosophiquement la dernière cigarette de son dernier paquet.

18 SEPTEMBRE

Avant de franchir l'enclos, nous avons subi une nouvelle fouille, beaucoup plus sévère, faite par les Belges flamands. Une fouille? Plutôt un pillage méthodique de tabac, cigarettes et savon. Nous avons l'impression d'être volés, et par des ex-frères d'armes encore! Du moins la fouille a allégé considérablement le barda et le trajet à la gare nous paraît être une promenade.

De nouveau le train nous emporte à petite allure vers une destination inconnue. Voyage surprise. Les heures passent, les gares succèdent aux passages à niveau, la nuit vient et nous nous endormons sans savoir, une fois de plus, de quoi sera fait notre lendemain.

A suivre.

ASSEMBLEE REGIONALE AMICALISTE LE MANS, SAMEDI 11 MARS 1989

A partir de 9 heures, accueil Hôtel d'Anjou, 27, Boulevard de la Gare, Le Mans.

A 10 heures, Assemblée Régionale Annuelle commune à tous les camps, sous la présidence d'un membre du Bureau National de l'U.N.A.C., assisté des représentants des amicales nationales et des délégués départementaux de l'U.N.A.C., 14, rue du Père Mersenne (100 m. de la gare).

A 12 h 45, repas de l'Amitié, à Ruadin, Hôtel «Le Castelet». Prix 125 F (apéritif, vins fins, café, liqueurs compris).

Inscriptions avant le 1^{er} mars à : P. JOUIN, 24, rue Mazagran, 72000 Le Mans. C.C.P. 12 08 12 P Rennes.



DIMANCHE 15 JANVIER 1989

L'hiver n'est pas au rendez-vous cette année, mais les anciens d'Ulm sont là pour renouveler et échanger les vœux traditionnels à «l'Opéra-Provence», où ils sont accueillis par le Président LANGEVIN entouré des membres dévoués du Bureau de l'Amicale.

A la table d'Ulm, autour de René SCHROEDER et de son épouse, nous retrouvons, toujours fidèles, Mmes et MM. : DUEZ, REIN, FAUCHEUX, COURTIER, SENECHAL, BERCHOT, CADOUX, MIQUEL, CROUTA, BLANC.

Etaient excusés : BALASSE, BATUT, GRESSEL, HINZ.

Au dessert, le Président LANGEVIN remercia tous les présents de l'Amicale en souhaitant, très ému, que l'année 1989 ne creuse pas davantage nos rangs.

NOTRE COURRIER

A ces vœux, aussi fidèles que notre vieille amitié, nous présentons les nôtres à ces camarades et amis trop éloignés pour se joindre à nous. Nous serons heureux de les retrouver à l'Assemblée générale du 16 mars prochain, un jeudi, afin de faciliter le déplacement depuis la province. Que ceux-là s'inscrivent nombreux en écrivant ou en téléphonant au Bureau, rue de Londres, Paris (45 22 61 32 (poste 16) le mardi et le jeudi après-midi.

Je remercie de leurs vœux les amis (Mmes et MM. : GRANIER, CHABALLIER, CAUSSE, VAILLY, RAFFIN, GIROD, SALIGNAC, MICHEL, JEANTET, MATEO, HINZ, BERSET, BATUT, HADJADJ, RIBSTEIN, YVONNET, TILLON, DAMINET, LAVERGNE, ARNAULT, VECHAMBRE, RIGOT-DERISOU, WAUTELET, JOSEPH, OUIRA-CAUDAN.

Et nos amis belges (Mmes et MM.) : ISTA, BELMANS, STORDER, SCHNEIDER, DENIS, et les «Dames de la Côte» : Yvette et Marie-Louise TOURNAY-FRAUBARD. Rendez-vous à tous le 23 avril à Namur.

En dernière heure : Jane et Armand ISTA fêteront leurs «Noces d'Or» le 25 février prochain. Toutes nos félicitations, vœux de bonheur et de longévité. Grosses bises.

L. VIALARD.

ULM

Nous avons lu avec beaucoup d'émotion les articles de nos camarades CLERGEOT, RAFFIN et SCHNEIDER sur les journées tragiques des 18 et 19 décembre 1944 et ses bombardements. Nous avons connu l'épouvante! Que restait-il de cette belle ville, sinon des ruines? Il faut avoir vécu cela pour le croire et nous estimer heureux d'avoir été du nombre des survivants. Lors d'un voyage à Ulm les habitants nous rappelaient le terrible effort de reconstruction des quartiers autour de la cathédrale demeurée seule debout : à la place du charme historique des vieilles maisons effondrées, des immeubles et des rues rectilignes, uniformes, rationnelles. Qu'on imagine le même sort à Strasbourg, sa cathédrale et les rues qui l'entourent, rue Mercière et la maison Kamezell? (L. V.)

Le Lien de mars publiera à votre intention le récit exact de la mort de votre camarade Lucien LACOUR, que A. BERSET vient de m'adresser. (J. T.)

Le coin du souzize

par Robert VERBA



PREUVE DE CONFIANCE

Fin 1944. Les Allemands reculent partout et la fin de la guerre est proche. Hitler devient comme fou et ne sait plus comment faire pour retourner la situation : plus d'argent pour terminer la construction d'un nouveau matériel sophistiqué... plus d'argent pour entretenir les troupes... Comment s'en procurer?

Tout d'un coup il lui vint une idée. Faisant abstraction de toute fierté, il fait libérer un riche banquier qui était incarcéré à Auschwitz, et le convoque entouré de ses gardiens.

Ecoutez-moi, lui dit-il. Je n'ai aucune estime pour

vous, au contraire, je vous hais, de même que tous ceux qui sont dans le camp de concentration, mais j'ai besoin de vous car je sais que vous avez dissimulé une montagne d'argent dans un endroit que vous seul connaissez. Malgré les tortures que l'on vous a infligées vous n'avez pas voulu révéler votre cachette, aussi je vous fais une proposition.

Voilà, prêtez-moi 10 millions de marks et en échange je vous ferai parachuter en Angleterre... où vous retrouverez la liberté.

Qui me prouve que vous tiendrez parole, demanda le banquier?

— Moi, führer de la grande Allemagne, je vous donne ma parole d'honneur et si je m'abaisse ainsi, c'est que j'ai vraiment besoin de cet argent! D'accord?

— D'accord!

Quelques jours plus tard, la transaction se fit.

— Je vais vous faire un reçu, dit Hitler.

— Ce n'est pas la peine, dit le banquier.

— Comment pas la peine? Vous avez tellement confiance en moi?

— Oh oui! Vous rendez toujours tout! C'est connu du monde entier. La preuve : vous avez rendu la Russie, l'Ukraine, puis la Pologne, la Belgique, la France, etc... Alors pourquoi douterai-je que vous me rendiez mon argent?

SOLIDARITE

A la suite de l'inondation qui avait ravagé NIMES en octobre dernier, le Bureau de l'Amicale s'était inquiété de ses répercussions sur la situation de nos camarades qui y résident.

Les réponses qui nous sont parvenues ont montré, heureusement, que les préjudices subis par eux étaient nuls ou relativement peu importants. Tous et chacun se sont déclarés émus et surpris par notre souci, pourtant très naturel, de solidarité.

Celui de ces camarades le plus éprouvé nous écrit : «...Grâce à votre geste j'ai pu régler la facture de l'entrepreneur qui a réparé la toiture de ma maison. Je vous adresse, M. le Président, ainsi qu'aux membres du bureau, mes sentiments les plus cordiaux et encore merci».

ATTENTION

En raison du renouvellement et de la mise à jour du fichier de l'Amicale, nous demandons aux lecteurs qui se verraient privés du service du Lien au mois de janvier 1989 et suivants, de bien vouloir nous le faire savoir le plus rapidement possible et de nous préciser par la même occasion leur adresse ACTUELLE.



Au centre Aimé MOUET. Stalag XB, 1942/43. Qui sont ses deux copains ?

Envoi de Mme MOUET.



Quelques brèves nouvelles... et les vœux de nos amis que je vous transmets à tous.

Par un coup de fil de notre ami ENCELOT, prénommé Gilbert, il nous adresse ses vœux les meilleurs pour la nouvelle année. Surtout des vœux de santé. Pour lui ça va, mais il a de grosses difficultés à marcher, ce qui le handicape beaucoup. Meilleure santé à toi, mon grand.

Nous ne sommes pas oubliés par nos amis de Nice, notre grand Robert et Claire, toujours d'attaque, malgré quelques ennuis de santé, et qui vous adressent à tous leurs meilleurs vœux pour 1989.

Autre surprise agréable, un coup de fil de notre ami BALESDENS, lequel ainsi que Madame nous assure de leur amitié et de leur meilleur souvenir et me transmettent leurs vœux de bonne année 1989 que je m'empresse de vous répercuter mes amis. (Il n'a aucune nouvelle de COMONT qui habite à 6 km...)

En ce dernier jour de 1988, un coup de fil de Mme FEYRIT pour vous transmettre ses meilleurs vœux ainsi que ceux de l'ami Robert, et ceci à l'intention de tous les anciens du 604. Voilà qui est fait. Qu'ils en soient remerciés.

Je n'aurais garde d'oublier en ce 1^{er} janvier le coup de fil de nos amis Fernande et Jean FRUGIER (l'ex-boulangier de Bracieux et la fabrication des petits pains au fil blanc...) lesquels vous ont transmis leurs vœux pour la nouvelle année par l'intermédiaire du Lien. Un grand merci à tous les deux.

Reçu également les vœux de Yolande DROUOT, hélas bien seule dans sa grande maison de Poulangy. Elle a promis de venir passer quelques jours chez les MARTIN à Poitiers. Elle sera la bienvenue.

Il m'arrive souvent de penser à Léon et à Josépha, les jeunes mariés dont la cérémonie s'est déroulée à l'issue de notre retour en Mai 1945 devant un officier français... ils s'aimaient tous les deux. Ainsi, notre ami PERNET nous transmet leurs vœux et me fait remarquer que cette année 88, ils n'ont pas eu le plaisir de rencontrer nos amis Claire et Bernard ROBERT au cours de leur passage dans la région.

Comme chaque année à cette époque, reçu les vœux de Mme SAUVAGERE, la compagne de notre regretté TONTON dont le souvenir est toujours présent dans nos cœurs. Recevez, chère Madame, à votre tour, nos meilleurs vœux.

Au moment où j'écris ces lignes un coup de fil de notre ami KAUFFMANN, toujours fidèle à l'amitié et au souvenir des copains à qui il envoie ses meilleurs vœux. Il commence à remarcher après plusieurs opérations au genou. Bon courage vieux !

Les bons vœux également de Nénesse COULON que nous espérons en bonne santé ; vœux que je me dois de vous répercuter, les amis.

Je n'aurais garde d'oublier les vœux de notre ami JOUILLEROT, notre « gastounet » et de sa compagne Lucette. Il ajoute que « ses vœux sont valables pour tous les rescapés du 604 ». Soyez-en remerciés très vivement.

Et pour terminer ce petit papier une bien triste nouvelle, mes bons amis : la disparition de notre ami Albert JOLAIN, après une douloureuse maladie et plusieurs opérations. Il avait 76 ans. J'ai transmis à Madeleine les condoléances de tous ses copains du 604. (16, rue sur l'eau, Voinemont, 54134 Ceinray). Repose en paix, Albert.

Je vous quitte sur cette triste nouvelle et je vous donne rendez-vous au mois prochain, les amis.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis X B.

NAMUR LES 22 ET 23 AVRIL 1989

L'Amicale Belge des stalags V A, B, C invite, comme chaque année, ses amis français à assister très nombreux aux journées belgo-françaises à Namur.

LE COIN DU 852

Voici d'autres nouvelles venant compléter celles données dans mon dernier article paru dans le numéro de janvier du Lien.

D'abord de Marcel DIETTE qui continue à se bien porter et qui fera son possible pour assister à l'Assemblée générale du 16 mars prochain. Il pensait que les élections municipales pourraient peut-être le gêner mais, comme cette année, la réunion a lieu un jeudi (au lieu de l'habituel dimanche) on peut penser qu'il sera présent. D'ailleurs sa belle-fille lui a signalé qu'elle entendait venir ; cela fait plusieurs fois qu'elle vient avec son mari car le bal l'attire. Alors, ce que femme veut, DIETTE le voudra certainement.

Pour Francis GOGER, sa santé ne semble pas lui causer de problèmes. Au moment où il m'écrivait (début janvier) il ne faisait pas bien froid en Bretagne pour la saison et il concluait sa lettre en écrivant : « Ce n'est pas Diepholz ». Heureusement ! car si Riec-sur-Belon où il habite subissait les basses températures que nous avons connues en Allemagne du nord, les huitres de son pays (tellement renommées) auraient sans doute du mal pour être aussi bonnes.

Cela fait un moment que j'ai oublié de vous signaler une chose, aussi je répare aujourd'hui mon omission.

Dans Le Lien d'avril 1988 (n° 440) sur une des photos du banquet du 20 mars 1988, le 852 était à l'honneur ; la table 5 qu'il occupait se trouve sur la gauche et on peut y voir, en partant de la gauche, DIETTE, de 3/4, la veste sur le dossier de la chaise ; puis mon humble personne, de dos, dont on ne voit que le crâne dégarni, la veste également sur le dossier de la chaise ; puis Mme DIETTE à ma droite et enfin, MARTIN, de profil. A l'extrême gauche se trouve la belle-fille de DIETTE et son mari. Peut-être que quelques-uns ont remarqué cette photo et pu reconnaître les convives ; ce n'est pas très commode étant donné l'angle sous lequel la vue a été prise.

Donc l'Assemblée générale est fixée au jeudi 16 mars et je veux espérer que je ne serai pas seul à la table du 852. Certains se sont étonnés que la date de cette réunion ait été fixée à un jeudi. Ils oublient qu'il y a eu un mini-référendum dans les colonnes de ce journal compte tenu que la « Carte Vermeil » ne donnait pas droit à ses détenteurs, dans la majorité des cas, à réduction, le dimanche, surtout pour les retours de Paris vers la province.

Que ceux qui ont l'intention de venir ne tardent pas à se faire inscrire à l'Amicale pour le banquet final, en précisant que vous êtes du 852 afin que nous soyons tous groupés.

René LENHARDT.

La Gazette de Heide

Mon article n'aura que peu de rapport avec la guerre et la captivité. Il est bon parfois de varier son sujet.

J'ai reçu de notre ami Pierre DURAND une gentille lettre où il me dit avoir lu avec intérêt, sur ma Gazette d'octobre, les exploits cyclistes de Henri Lepin, et il me parle bicyclette, étant lui-même un amateur chevronné.

Sur sa missive figure en encadré la superbe caricature d'un soldat de « l'Armée de Bourbaki » (chère à nos tirailleurs), conduisant par la bride un imposant Vélocipède dont la roue avant, avec ses pédales au moyen, est presque aussi haute que lui. On comprend que cette estafette juge plus prudent de marcher à côté de l'engin plutôt que de le chevaucher. Ce Tour-lourou est coiffé du képi en usage à cette époque, son torse bombé est recouvert d'une courte veste noire à brandebourgs dont les boutons étincellent. A son ceinturon sont accrochées ses cartouchières et la longue baïonnette, ses mollets sont bien pris dans des guêtres auxquelles « il ne manque pas un bouton », et il est chaussé d'imposants godillots cloutés à larges semelles. Il a fière allure... Au guidon du cycle est fixée une sacochette qui sans doute contient le message urgent que cet homme doit transmettre « rapidement » d'un P.C. à l'autre. Il chemine dans un chemin creux et son regard scrutateur fouille le sommet des talus pour s'éviter des surprises car son pantalon rouge est une cible voyante pour un tireur ennemi embusqué derrière un taillis. Image d'un autre siècle ? Et pourtant nous en avons vu de ces cyclistes, engoncés dans une épaisse capote, alourdis par le casque, encombrés d'inutiles équipements de combats qui portaient des plis entre les états-majors. L'uniforme était bleu lors de la première guerre, kaki pour la nôtre, mais ces agents de liaisons ne présentaient guère de différence avec le vélocipédiste de 70.

Je vais maintenant vous confier quelques souvenirs personnels de la « Petite Reine », qui combla de joie mon enfance et enchantait mon adolescence.

J'appris très vite à pédaler. Mon père, qui était cycliste par nécessité, l'auto n'étant pas aussi répandue que maintenant, me donna ma première leçon en me tenant par la selle et en trottant à mon côté. Au bout de quelques jours, je m'échappais dans une descente et, zigzagant un peu je fis mes premiers mètres seul.

Nous possédions trois vélos, un grand pour mon père, un de dame pour ma mère, un plus petit pour moi.

Fier de son succès de moniteur, l'auteur de mes jours entreprit d'apprendre à son épouse à cycliser.

Mais malgré de tendres encouragements suivis de véhéments reproches, ma pauvre mère, riant aux larmes, culbutait invariablement dans la poussière. Par bonheur le bas côté des routes marocaines était abondamment garni de sable fin, ce qui amortissait les chutes. Souvent, pour ajouter à la confusion, notre chienne Aïcha, bâtarde de chien de douar et de chacal, croyant à un jeu, jappait et tournait en rond autour de nous.

Mon père, furieux, prenait alors les deux bicyclettes par le guidon ; Maman toujours prise de fou-rire secouait

la poussière de ses amples jupes, et moi folâtrant devant comme un vivant reproche, nous ragagnions la maison.

Ma pauvre mère ne sut jamais monter à vélo de sa vie. Par contre ma sœur fut une brillante cycliste, mais c'est moi qui fut son moniteur... et c'est elle qui utilisa la bécane maternelle.

Adolescent, je passais mes vacances à califourchon sur un grand vélo de course, à boyaux, à jantes en bois et avec des freins à tambours sur les moyeux. Ce n'était pas une réussite, car, si les freins étaient mal réglés, cela freinait en montées et sur le plat, ou alors, ils étaient impuissants dans les descentes et les virages ce qui m'occasionna de nombreuses chutes.

Si je dévalais les côtes à brides abattues, je les montais souvent à pied, la bicyclette ayant un petit braquet et pas de dérailleur. Je ne compte pas les coudes écorchés ni les genoux couronnés. Le Tricot-teril ou Urgo n'ayant pas encore été inventés, je les entourais, tel Ramsès II, de bandelettes peu seyantes. J'avais à la maison une infirmière dévouée en la personne de ma sœur qui maniait l'eau oxygénée et l'alcool à 90° en maître.

Je fis partie d'une équipe de cousins, cousines et copains, et la région, pittoresque, n'eut plus de secret pour moi.

Puis, de retour au Maroc à l'issue des vacances, je me lançai avec mon vélo sur les pistes caillouteuses du bled où j'étais souvent victime de crevaisons. Il me fallait changer de boyau sous l'œil curieux de « Moutchous » surgissant de derrière chaque rocher pour mendier quelques piécettes.

Pendant la canicule, sous le soleil cuisant de quatorze heures, je traversais en vélo la ville européenne engourdie par la sieste pour aller me baigner à « l'oued Fez ». Il y avait là une baignade juste avant qu'il ne passe sous la Médina à laquelle il servait d'égout. Je retrouvais Garcia, Hernandez, Gimenez et autres camarades d'école. Revêtus d'une vieille culotte ou même de rien du tout, nous profitions entre garçons de la fraîcheur de l'eau.

Plus tard, après l'inauguration de la piscine olympique municipale par le champion Tarris et l'équipe de France, nous pûmes retrouver les filles que les mamans ou les chaperons surveillaient depuis l'ombre des tribunes.

Je passai l'année scolaire 1933-1934 à Briançon où, avec un camarade de mon âge, je fis quelques randonnées, en ski l'hiver, en vélo l'été. Nous roulions jusqu'au pied de la montagne et après avoir déposé nos bicyclettes dans une ferme, nous grimpons jusqu'au but que nous nous étions fixé, puis les reprenions pour rentrer.

En juin 1944 nous sommes allés au Galibier, à la rencontre du Tour de France. Partis de bonne heure, nous avons pédalé de Briançon jusqu'au col sans mettre pied à terre, la montée était relativement douce,

Suite page 4.

Mots croisés n° 449 par Robert VERBA

HORIZONTALEMENT :

I. - Se dit des objets ou des animaux fétiches qui, selon certains, portent bonheur, particulièrement sous les drapeaux. — II. - Femme éprise, passionnée pour quelqu'un ou quelque chose. — III. - On s'y rend à son stand aussi bien à l'armée qu'à la foire. - Abandonné. — IV. - Rapport prohibé entre parents. — V. - Elle a bu un coup de trop ! - Parti à gauche. — VI. - Les femmes coquettes le cachent souvent. - Halat. — VII. - Rôle à tout bout de champ à tort et à travers. - Mis à sec. — VIII. - Douze chants de Virgile. - Triangle hérissé de pointes où l'on plante les cierges dans les églises. — IX. - Ils valaient un quart de denier.

VERTICALEMENT :

1. - Habituees à ne pas faire la grasse matinée. — 2. - Radical univalent NH₂, dont la substitution à un hydrogène fournit une amine. — 3. - On nomme souvent ainsi les femmes méchantes qui ont le mauvais œil ! — 4. - Symbole du cuivre. - Fin d'infinif. - D'un verbe possessif. — 5. - En être cousu signifie qu'on roule dessus ! - Plateau sur lequel on prend les prises de vues. - A plus qu'un envers et qu'un endroit. — 6. - Epreuve qui permet de juger quelque chose. - Retirer. — 7. - Descendue. - Conspua (phonétique). — 8. - Détérioré en commençant par le bas. - Je suis « sûr » que vous trouverez ce mot ! — 9. - Fondés sur un choix.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

SOLUTION EN PAGE 6.

à part toutefois quelques « coups de c... » fort pénibles mais courts. Après un casse-croûte pris à 2 000 mètres et avoir fait rafraîchir nos cannettes dans les plaques de neige substantantes, nous eûmes le plaisir de voir de près les coureurs : l'Espagnol Esquera, le roi de la montagne; Vervaeck, le champion belge, le grand Antonin Magne, et le petit Vieto. Lapébie me demanda de le pousser, ce que je fis, mais pas assez longtemps à son goût. Il me donna je ne sais plus quel nom d'oiseau et s'en fut, furieux vers le sommet proche.

Je retrouvai au Maroc avec des mollets d'acier et une santé de fer.

Puis ce fut l'incorporation. Je partis en France avec mon régiment et laissai mon vélo sur place. Mon père le vendit quand lui-même fut rapatrié.

A Metz je fis l'employé d'un demi-course d'occasion à guidon plat, dérailleur, cale-pied et jantes en duralumin, qui me servit pendant les week-ends à visiter la région messine.

Mon commandant ayant besoin d'un vaguemestre « monté » me détacha à la Poste militaire et tous les jours je rapportais le courrier du bataillon.

J'avais la belle vie et mon cycle était entretenu gratuitement par l'atelier de l'armurerie.

Pour des manœuvres à Mourmelon, je partis avec le détachement précurseur, le sac sur le porte-bagages et le fusil ficelé comme une canne à pêche le long du cadre. Nous avions un jour d'avance sur le bataillon. Nous étions cinq ou six commandés par un vieil adjudant-chef qui mettait pied à terre à chaque montée et s'arrêtait, fonction oblige, dans pas mal de cafés pour désaltérer un gosier toujours enflammé. Une fois arrivé à notre destination je récupérais chaque jour le courrier en attente et mes camarades reconnaissaient le cantonnement de la troupe et les chambres des cadres en compagnie du maire. Cela dura 8 jours.

Puis la guerre arriva. Mon cycle prit place dans la camionnette de la compagnie jusqu'au jour où, irrité, mon capitaine me pria de ne plus encombrer son véhicule déjà bien chargé ! Je le collais dans les bras d'un gamin ahuri qui assistait à la scène et qui s'enfuit sans me remercier de peur que je ne change d'avis ! J'ai retrouvé l'heureux bénéficiaire 45 ans après, lors d'un voyage pèlerinage que je fis au pays. Il était devenu un quinquagénaire et me dit bien se souvenir de l'incident. Naturellement le « clou n'existait plus.

Après la guerre je retrouvai la bicyclette paternelle, mais dans quel état ! Les patins de freins étaient usés jusqu'à la corde rendant le freinage impossible, les pneus laissaient voir par endroits les fils de la toile,

des pièces de caoutchouc, ficelées avec de la cordelette bouchaient de gros trous et la rouille avait attaqué les pièces nickelées. En tant que prisonnier libéré je touchai des bons de pneumatiques et je pus ainsi me procurer des patins au marché noir. Après une bonne couche de peinture l'engin était acceptable.

Marié, il me servit ainsi qu'à ma femme à nous rendre en gare lorsque nous partions visiter nos parents. Les vélos voyageaient dans le fourgon de queue, il fallait les récupérer nous-mêmes à l'arrêt, sinon le reste du voyage s'effectuait à pied.

Je me procurai une remorque pour aller au ravitaillement en pommes de terre et même en blé que je conduisais au moulin. On me donnait en échange de la belle farine blanche. Je la remettais au boulanger pour avoir du pain sans ticket. Cela me fut bien utile car, les premières années d'après guerre, on manquait de beaucoup de choses...

Puis nous achetâmes notre première voiture. Le vélo fut remis au garage avec celui de mon épouse. Je le repris lors de l'affaire de Suez, le carburant étant devenu rare.

Longtemps après, pour reprendre la forme perdue, je l'échangeai contre un confortable routier Peugeot muni d'une béquille, de deux amples sacoches et d'un rétroviseur. Je l'ai encore, il me sert pour me promener dans les bois et aller en course.

Comme il était un peu lourd et que ses pneus demi-ballon tiraient sur la route, j'ai voulu essayer un demi-course à guidon recourbé. Mais je m'en suis débarrassé après une chute. J'ai conduit mon ancien « routier » chez le mécanicien. Il le remit en état et monta des pneus plus minces. Tout irait bien si, au bout de quelques mètres mes mollets ne durcissaient pas et s'ils ne m'obligeaient à ralentir, ou même à m'arrêter ! L'âge est là ! Combien de temps pourrais-je encore pédaler ? Il est vrai que dans ma commune, le doyen, 89 ans, roule encore en Solex (sans moteur). Cela me donne de l'espoir.

Cet article sur la « petite reine », je l'avais promis à Pierre DURAND qui, lui, est un cycliste moderne, puisqu'il est un des premiers utilisateurs du guidon new-look, spécialement conçu pour les plus de 50 ans et même moins. J'ai une photo de lui où, juché sur son vélo, casquette de toile sur la tête, maillot de laine et culotte de sport, il a fière allure. Je lui souhaite de conserver longtemps la forme qui semble l'habiter, et de pouvoir sillonner de longues années encore les pistes cyclistes de la Meurthe-et-Moselle.

Je vous laisse, chers (es) amis (es), en vous assurant de mon amitié.

AYMONIN Jean - 27641 X B.

CHRONIQUE de PAUL DUCLOUX

XX^e VOYAGE DES ANCIENS P. G. à SANDBOSTEL, du 6 au 12 juin 1989

Voici les grandes lignes de ce voyage qui permettra aux camarades de faire un retour. Près de cinquante années se sont écoulées.

— Jeudi 6 juin. Départ de Chauffailles, la Guiche, Chalon, Dijon, Langres, Colombey-les-deux-Eglises; Belgique: Charleroi, Gembloux (coucher) et visite de la Nécropole de Chastre; Tongrines.

— Vendredi 7 juin: Louvain, Munster (RFA), Osnabruck, Bremen (coucher).

— Samedi 8 juin: matinée à Sandbostel; repas à l'hôtel habituel à Bremerworde. Après-midi libre permettant une rencontre. Retour à Bremen (coucher).

— Dimanche 9 juin: traversée de la Hollande via Anvers, Gand, Bruges (coucher).

— Lundi 10 juin: journée consacrée à la visite de cette belle ville et de ses environs. Retour à Bruges pour coucher.

— Mardi 12 juin: Côte d'Opale, Ostende, Dunkerque, arrivée à Lille pour déjeuner. Visite des points forts qui ont marqué une résistance acharnée à l'ennemi: Haubourdin, etc. Coucher à Lille.

— Mercredi 12 juin: départ de Lille pour le retour...

Je vais recevoir bientôt de la Maison Michel, de Chauffailles tous les renseignements nécessaires. **Dès maintenant vous pouvez me contacter: Paul DUCLOUX, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet de Joux.**

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

La simplification de l'orthographe n'est pas nouvelle, elle est même innée, comme le raconte Pierre Daninos:

Au cours d'un examen de l'armée, au moment de l'incorporation, l'examinateur dictait la phrase suivante à un jeune appelé:

« Les lapins s'étaient enfuis dès qu'on avait ouvert la porte du clapier ».

Sans le savoir, le bidasse, un précurseur de la nouvelle orthographe, écrivait:

« Les lapins s'étaient enfuis: des cons avaient ouvert la porte du clapier ».

« Eux et nous » - (janvier 1989).

Epigones d'ADOLF ?...

ON CROIT REVER...

Il existe une association qui a nom « Futuribles » dont le colloque sur le vieillissement vient d'avoir lieu à Paris. En voici les conclusions qui sont plutôt terrifiantes:

« L'augmentation du nombre des personnes âgées et l'amélioration de l'espérance de vie coûtent trop cher à la collectivité, surtout en période de chômage et il ne sera bientôt plus possible de financer les retraites et les soins de santé aux personnes du 3^e et du 4^e âge (qu'ils disent) d'autant que leur prise en charge grève de plus en plus le niveau de vie des jeunes générations ! »

On croit cauchemarder à entendre ces sornettes, mais aux Etats-Unis, un mouvement d'opinion se dessine et l'on y compare les vieillards « aux feuilles qui doivent tomber pour former l'humus où pousseront d'autres plantes » (quelle poésie). Et une revue américaine suggère même de n'accorder aucun traitement de survie aux personnes de plus de 75 ans !

Je savais la bêtise humaine incommensurable, mais à ce point, cela dépasse les bornes. Car ceux qui écrivent ces sottises seront, eux aussi, un jour, des « vieux » comme nous qui ont droit à ce qu'on leur fiche la paix. Ils ont travaillé, produit des richesses et ils sont des consommateurs comme les autres, ce qui diminue le chômage, quoiqu'on en dise.

C'est bien vrai, on croit rêver.

(Le râleur de la baraque, in « Eux et Nous », janv. 89).

« Récemment, l'I.N.S.E.E. (N.D.L.R. : Institut national de la statistique et des études économiques) a voulu prouver que le pouvoir d'achat des retraités a dépassé celui des actifs. Mais pourquoi ces messieurs les technocrates employés par l'I.N.S.E.E. à des recherches aussi importantes ne font-ils pas la paix à ces « petits vieux » ? Et pourquoi sont-ils leur cible favorite ? Mais tout simplement pour démontrer qu'il faut leur piquer une part de leur retraite pour sauver la France... Ça les démange comme un prurit mal placé. Alors, le moyen est simple: on les tourne en ridicule, on monte une partie de l'opinion publique contre eux, et statistiques à l'appui, on « prouve » qu'ils meurent trop tard, qu'ils sont trop bien soignés et que tout compte fait, on pourrait trouver quelques milliards supplémentaires de ce côté-là » (...)

(Un lecteur de Saint-Laurent-du-Var, in Nice-Matin).

ATTENTION

En raison du renouvellement et de la mise à jour du fichier de l'Amicale, nous demandons aux lecteurs qui se verraient privés du service du Lien au mois de janvier 1989 et suivants, de bien vouloir nous le faire savoir le plus rapidement possible et de nous préciser par la même occasion leur adresse ACTUELLE.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Malgré les perturbations causées par les grèves dans les P.T.T., le courrier et cotisations de nos amis nous sont parvenus dans les délais espérés.

Très touchés par leurs bons vœux pour 1989, à notre tour nous souhaitons une excellente année et surtout une bonne santé à:

CABRIT Emile, 30270 Saint-Jean du Gard.
Mme Françoise LECLER, 78260 Achères.

Mme VIALLOUX, 15200 St-Etienne-aux-Clos, dont le mari, notre ami René VIALLOUX, est décédé en 1985, souhaite à toute notre Amicale des jours paisibles et heureux. Encore merci, chère amie.

ENCELOT et son épouse, 41200 Villeherviers par Romorentin.

TINGAUD Pierre, 16370 Cherves de Cognac.
EMERY Marcel, 95120 Ermont.

VINATIER Guy, 17800 Pons.
MESGNY, 75012 Paris.

REAU A. et son épouse, 79350 Clessé, qui espèrent rencontrer à nouveau de très nombreux amis lors de notre Assemblée Générale.

GAYRARD, 81400 Carmaux.
COIFFARD Paul, 34120 Pézenas.

VAIRON G., 70130 Soing-Fresne Saint-Mames.
SCHROEDER René, 75020 Paris.

VASSART Eugène, Belgique.
SALIGNAC, à Puydaniel, 31190 Anterive.

PONCHEVEL Albert, 50200 Constances.
ARONDEL Armand, 35150 Amanlis.

BAVIER Albert, 59840 Pérenchies.
BARRE Marcel, 85670 Palluau.

BORDAT Eugène, 71110 Marcigny.
BAILLET Paul, 52190 Prauthoy.

BRANCHARD Henri, 72310 Besse-sur-Braye.
BRIQUET Abel, 51240 La Chaussée-sur-Marne.

BRUN M., 06140 Vence.
Mme Veuve BRESSON Georgette, 88520 Ban de Laveline.

Mme Veuve CRETIN Irène, 01000 Bourg-en-Bresse.
CASTELS F., 11000 Carcassonne.

CHANELIERE Jean, 42590 Neulise.
Mme CHARDES Marie-Louise, 95220 Herblay.

DUMONT Bernard, 88170 Removille.
DEMONFAUCON Daniel, 36700 Clion.

DROUOT Maurice, 52800 Nogent.
EVRARD M., 71880 Chatenoy-le-Royal.

FAVIER Claude, 03220 Jaligny-sur-Besbre.
FOURNIER Jean, 52230 Poissons.

FOCHEUX-LEMOINE, 75016 Paris.
FROUMENTIN Julien, 76190 Valliquerville.

GEISSMANN D., 67000 Strasbourg.
GUIGNON J., 79000 Niort.

GUEVEL Jean, 29212 Plabennec.
GALLON François, 44190 Clisson.

GRAPPIN Michel, 21000 Dijon.
GOSSE A., 48800 Villefort.

HOULES, 66000 Perpignan.
HENRY A., 94210 La Varenne Saint-Hilaire.

KOESTEL P., 95410 Groslay.
LACAZE Robert, 46500 Gramat.

LAINE G., 27330 La Barre-en-Ouche.
LIBBRECHT P., 59000 Lille.

LA PORTE Jean, 60300 Senlis.
MARCEUR, 21000 Dijon.

MOREL Joseph, 50420 Tassy-sur-Vire.

MEUNIER, 45200 Amilly.
MAURY Jean, 46200 Souillac.

Abbé MEUNIER René, 16120 Châteauneuf-sur-Chte
NASSOY Michel, 37000 Tours.

Mme Vve ONGARO Marie, 54000 Nancy.
PCEUF Jean, 63340 Le Breuil-sur-Couze.

RIGALL François, 66300 Thuir.
PARUELLE, 14150 Ouistreham.

PICOCHÉ Marcel, 21430 Liernais.
RIGAUDIERE Raymond, 88800 Vittel.

Mme Vve REYNAUD Josette, 42140 Chazelles-sur-Lyon.

SAMSON Félicien, 38380 Saint-Laurent du Pont.
SIMONEAU Robert, 75010 Paris.

VIGNEAU André, 49000 Angers.
VALABOU Georges, 75015 Paris.

DELANOY Jean, 59100 Roubaix.
Mme Vve AUTRAN Andrée, 84150 Jonquières.

M. et Mme PARIS René, 01540 Vonnas, à qui nous adressons toutes nos félicitations et vœux de bonheur pour la naissance de leur petite fille Victoria.

HUITON Robert, 1207 Genève.
BARACAND Joseph, 07450 Burzet.

BALESDENS Léonce, 80260 Villers Bocage.
BOUQUANT Jean-Marie, 51600 Suippes.

CORBREJAUD Maurice, 85390 Noirmoutier.
CATEAU Alban, 79300 Bressuire.

COYAS Marius, 07200 Aubenas.
CHAVEROT Jean-Marie, 42780 Violay.

DUCCROUX, Amplepuis 69550.
Jean-Charles DE MALHERBE, 44000 Nantes, qui n'oublie pas que lors de son séjour au stalag X B, une fête déguisée fut organisée, ayant pour thème les provinces françaises. Et ce soir là il fut désigné comme la plus jolie femme costumée du camp!

GERARD Félix, 44260 Savenay.
GOGER Francis, 29124 Riec-sur-Belon.

LANDAIS Georges, 75009 Paris.
LENGRAND RIOU, 91100 Corbeil-Essonnes.

LAUFERON Maurice, 71420 Perrecy-les-Forges.
BRUNO Marc, 59800 Lille.

MAILLET Michel, 27200 Vernon.
RIVIER Roger, 26320 Saint-Marcel-les-Valence.

VILLIERS Raymond, 89100 Sens.
AURIOL Elie, 81570 Sémalens.

AUBRY Maurice, 77124 Villenoy.
Mme Vve BEAUMIER Marie-Louise, 58420 Brinon-sur-Beuvron.

BOISSINOT, 49310 Vihiers.
CHARLES Robert, 06310 Beaulieu-sur-Mer.

DE GRAVE Jean, 74130 Bonneville.
DESBOURBE Claude, 71110 Marcilly, à qui nous souhaitons « bonne convalescence ».

ETIENNE Maurice, 51000 Châlons-sur-Marne.
GENTY René, 01160 Pont d'Ain.

JOSSE Roland, à Guiseniers, 27700 Les Andelys, transmet ses amitiés et meilleurs vœux aux anciens des X B X C et à tous les anciens K.G.F., et demande si quelqu'un pourrait le renseigner sur son ancien camarade d'évasion ELBERT Jean.

JOUILLE Georges, 49, Allée Janouet, 40600 Biscarosse.
LECOMTE Clément, 88700 Jeanmenil.

LAULHE Gabriel, 64300 Orthez.

LEMOINE, 101, rue Mademoiselle, 75015 Paris.
MENOUD François, 01000 Bourg-en-Bresse.
MONTCHARMONT André, 69400 Villefranche-sur-Saône.

MURIS Michel, 68800 Thann.
Mme Fernand MASSINET, 57140 Woippy.
RIVALEAU Henry, 79130 Secondigny.
REMY André, 70310 Faucogney.
RENARD René, 71370 Saint-Germain-du-Plain.
THIBAUDIER Pierre, 69390 Millery.
VADEAU Raymond, 17310 St-Pierre d'Oléron.
VAUDESCAL André, 64800 Nay.
VAUTHIER Paul, 88220 Xertigny.
VETILLARD Marcel, 72590 St-Georges-de-Gaultier.
WALTZING Paul, 32000 Auch.
SALVAN Emile, 81100 Castres.
BIEGANSKI, 62820 Libercourt.
CASSAGNE Laurent, 31800 Saint-Gaudens.
COCHE Lucien, 89370 Champigny-sur-Yonne.
CHAPERON Pierre, 42450 Sury-le-Comtal.
DARPARENS Eloi, 82120 Lavit-de-Lomagne.
GOBILLARD Roger, 51460 Courtisols.
PINCHON P., 60000 Beauvais.
THAUVIN Gilles, 41500 Sérés.
TOUERY Lucien, Homps, 32120 Mauvezin.
ROCHE Jean, 69490 Pontcharra-sur-Turdine.
Mme Huguette LAURENT, 83600 Fréjus.

ISTA Armand, Président national de l'Amicale belge, et ses membres, présentent leurs meilleurs vœux à tous les camarades français de l'Amicale.

Egalement une jolie carte de nos amis Simone et Marcel BERNARD, résidant au Canada, contient leurs souhaits sincères pour tous les anciens P.G.

LAISSY Alfred, 95100 Argenteuil.
DENOEL Adler, 4431 Ans, Belgique.
CAILLAUD Raymond, 78420 Carrières-sur-Seine.
REIN Roger, 75013 Paris.
GALLARD Louis, 78320 Le Mesnil Saint-Denis.
FISSON Marie, 21330 Laignes.
BOIS Louis, 08700 Joigny-sur-Meuse.
COURTIN Auguste, 72320 Vibraye.
DARRIGUES Pierre, 75009 Paris.
VERGEZ Pierre, 94600 Choisy-le-Roy.
RYCKEWAERT Jean-Marie, 52000 Chaumont.
BETTEGOS Pierre, 31510 Barbezant.
RICHARD Paul, 49870 Varennes-sur-Loire.
RAZE Julien, 95100 Argenteuil.
JOURNET Joseph, 59227 Saulzoir.
LAURAS Jean, 47300 Villeneuve-sur-Lot.
Mme GAUCHARD Thérèse, 45380 La Chapelle-Saint-Mesmin.

LINIER Constant, 18000 Bourges.
PEPIN Edouard, 86100 Châtellerauld.
Mme KOPFF Marie-Louise, 29214 Lannilis.
BAZEILLE René, 27570 Tillyères-sur-Avre.
LAMINAUD Henri, 59320 Haubourdin.
GREVOZ René, 1226 Thonex, Genève (Suisse).
BESSOU Marius, 81170 Cordes.
BERTHAULT Jules, 35370 Argentré du Plessis.
GEHAN Jacques, 79200 Parthenay.
MAURICE SAMSON, 94230 Cachan.
ALBERQUE Robert, 60200 Compiègne.
Dr. DAMASIO Raymond, 75016 Paris.
LEBEDEL Eugène, 51800 Ste-Menehould.
AUBERTIN Charles, 88140 Contrexeville.
ATTANASIO Michel, 12000 Rodez.
DOUCET J., Georges, 24300 Nontron.
COUDRAT André, 52230 Poissons.
L'Abbé PORCHERET Henri, Hôpital, 44270 Machecoul.
DUROUEIX Maurice, 86320 Lussac-les-Châteaux.
Mme RENOULT Marie-Louise, 01460 Montréal-La Cluse.

PLANTINET Fernand, 85370 Nalliers.
LE SOIVE Maxime, 76600 Le Havre, qui nous prie de transmettre toutes ses amitiés à tous les camarades de l'hôpital du X.B, et en particulier aux anciens de la « Wascherei ».

LECLERCQ Achille, 59100 Roubaix.
VERWAERDE Gérard, 59270 Bailleul.
MAX Jean, 67000 Strasbourg.
GROZ Auguste, 75014 Paris.
PRUVOST Auguste, 59150 Wattrelos.
LAIGNEL L., Le Havre 76600.
BERSET André, 37000 Tours.
DENTELLE Marcel, 58640 Varennes Vauzelles.
MENEATEU Gaston, 83140 Six-Fours-les-Plages.
Mme MERIAU Alice, 75013 Paris.
JOSEPH Jean, 91270 Vigneux-sur-Seine.
BORDES Georges, 33200 Bordeaux.
FAURE Pierre-Jean, 33500 Libourne.
DULONG Albert, 49250 Beaufort-en-Vallée.
BRIAUX Paul, 59370 Mons-en-Barœul.
BRESSANS Armand, 25560 Frasnay.
DIDIER Paul, 57050 Metz.
GUTHAPPEL Jacques, 54000 Nancy.
VEYRIERES Albert, 33240 St-André de Cubzac.
MESSELIER, 59260 Hellemmes-Lille.
PELLERIN Lionel, 44000 Nantes.
L'Abbé THIBAUT Georges, 88107 Saint-Dié.
PERRINNE Marius, 61000 Alençon.
LE HOUX J., 72660 Teloché.
ROSE Léon, 06000 Nice.
FRUGIER Jean, 41500 Mer.
MARTIN Pierre, 10330 Chavanges.
BIZOUARD Robert, 77100 Meaux.
TRIGANNE Emile, 49350 Les Rosiers.
DENDAUW Emile, 59510 Hem.
Mme BONNIN Lucie, 17100 Saintes.
BECK André, 88270 Dompierre.
CICERON Emile, 38470 Vinay.
Mme MALLET Eliane, 52340 Biesles.
MEZIERE Henri, 72470 Champagne.
CHARRIER Jean, 17200 Royan.
L'Abbé MORA Joseph, 40180 Dax.
DILLESIGER Pierre, 54136 Bouxières aux Dames.
SIMONIN Simon, 70100 Gray.
Mme LEFEBVRE Hélène, 76480 Duclair.
Mme BEDOUIN Marie, 42000 Saint-Etienne.
Ass. Départ. des P.G. des Vosges, 88000 Epinal.
LE PIERRE Pierre, 29403 Landivisiau Cedex.
ROTH Marcel, 94490 Ormesson-sur-Marne.
DUCHAMP Maurice, 65400 Argeles-Gazost.
BONNAIRE Robert, 08000 Charleville-Mézières.
ESPERET J.-Gabriel, 50330 St-Pierre l'Eglise.
COUSSE André, 31310 Montesquieu Volvestre.
COLIN Pierre, 65000 Tarbes.
PALLUD Sylvain, 74000 Meythet.
Mme CORNEILLE Nicole, 69200 Vénissieux.
L'Abbé BUSTEAU Prosper, 77170 Brie-Comte-Robert.

Je me permets de reproduire la lettre que nous avons reçue de notre vieil ami PERRON Henri, Deuil-La Barre, qui pendant des décennies s'est occupé avec talent de notre journal « Le Lien », qu'il a réussi à rendre vivant jusqu'à son départ.

Bravo aussi à notre ami Terraubella qui a su prendre la suite avec bonheur en continuant à rassembler tous les anciens de nos stalags et kommandos.

« Les jours passent vite, hélas, et l'approche des fêtes de fin d'année me rappelle qu'il faut penser à apporter son soutien financier à notre Caisse Amicaliste. J'ai tant de fois appelé à l'aide dans « Le Lien » que j'ai presque honte de venir si tardivement vous apporter mon obole... Il est vrai que je viens seulement de recevoir l'appel de l'Amicale par suite de la grève des bras croisés des tris postaux.

Voici donc mon chèque pour ma cotisation 1989 avec une petite rallonge en espérant que tous les copains feront comme moi en pensant à ceux qui toute l'année se dévouent pour que vive l'Amicale V.B.X.A, B, C et en particulier les sociétaires à part entière, Marcel, Robert, Pierrot, Michel, les deux Jo et Mimile qui doit bien venir faire un tour au bureau, histoire de se rappeler sa jeunesse... si son genou le lui permet ! Aux autres intérimaires du Bureau (comme moi) visitez mes pensées amicales. Je ne les oublie pas. Mais que l'on me permette quand même de placer la brigade légère des six, en tête. Bravo à tous. Et c'est d'autant plus mérité que ça vient d'un connaisseur !

Mes meilleurs vœux de santé à vous tous et à vos familles... que l'an 89 vous soit profitable... et que l'Amicale soit comme toujours la première de toutes.

A tous les bonnes pensées de leurs amis Henri et Victoria ».

RETROUVAILLES

Dans un des derniers numéros du Lien un entrefilet concernait notre camarade WALTZING et sa femme qui depuis mai 1988 ont quitté Nice pour une maison de retraite située à Auch (Gers).

Mme et moi, nous allons souvent à Auch puisque notre fils, Michel, y travaille et qu'il habite avec sa famille à Montesquiou à quelques 30 km d'Auch.

Après avoir passé les fêtes en famille et avant notre retour à Paris, nous avons fait une visite à nos amis.

Nous avons passé 3 heures ensemble et nous les avons trouvés en excellente santé, enchantés de leur nouvelle résidence : maison de retraite vraiment bien conçue, personnel qualifié et d'une extrême gentillesse. Nous avons — avec nos deux amis — fait la visite des locaux et ensuite une promenade dans le grand parc qui entoure la résidence.

Avant de nous quitter, et avec promesse de nous revoir, nous avons dégusté le « Floc » l'apéritif de Gascogne à base d'Armagnac. Naturellement nous avons surtout parlé « Captivité » et « Amicale ».

Notre ami WALTZING a eu un sérieux accident pendant sa captivité : un doigt écrasé dans une machine et c'est le médecin docteur Girod qui l'a opéré. WALTZING était à Ulm et nous avons évoqué pas mal de noms : notre camarade envoie donc son bon souvenir et ses amitiés à Jean BATUT, à SCHROEDER et à VIALARD (qu'il a vu plusieurs fois à la Samaritaine) et à ceux qui se souviennent de lui.

WALTZING, comme BATUT, est un peintre de talent et nous avons pu admirer dans sa nouvelle demeure plusieurs de ses œuvres.

Longue vie à notre camarade et à sa femme. Nous ne manquerons pas d'aller les saluer à chaque passage à Auch.

Emile GEHIN.

DECES

Nous avons appris avec beaucoup de tristesse les décès de nos amis :

Dr Maurice AUZIAS, 85, rue aux Reliques, 77410 Annet-sur-Marne.

Emile NAUD, de Verrines-sous-Celles, 79370 Celles-sur-Belle.

Abbé P.-J. BONTRON, Nyans, 73800 Montmélian.
Aurélien DELPECH, 15 bis, Av. Louis Mazet, 45500 Gramat.

Henri SARRAZIN, de Fontenay-le-Comte (Vendée).
Yves DANIELOU, de Saint-Sève 29210.

R. RONFANT, 1, rue aux Mûres, Saint-Lye, 10600 Chapelle Saint-Luc.

Maurice MERIAU, 115, rue Bobillot, 75013 Paris.

Louis MUCHERT, 6, rue Ch. de Gaulle, 90000 Belfort.

André GARATY, 12, rue Alexis Nancyrol, 44700 Pré-failles.

Paul MERGER, de Champigneulle.

Et de :

la fille de notre ami Emile RICHARD, 53, rue du Petit Chasseur de Epieds en Beauce, 45130 Meung-sur-Loire.

A toutes ces familles dans le deuil et la peine, l'Amicale présente ses condoléances les plus sincères.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

CORRESPONDANCE

A l'occasion du renouvellement de la cotisation, de nombreux amis nous font part de leur satisfaction quant au journal. Leurs compliments nous touchent infiniment et nous encouragent à persévérer dans cette voie. C'est une grande responsabilité qui nous est ainsi confiée. Dans la mesure de nos moyens nous essaierons de l'assumer au mieux et le plus longtemps que faire se pourra...

Il ne nous est évidemment pas possible de reproduire ici le contenu et la totalité de ces appréciations. Merci particulièrement à Mmes Reynaud Josette et Monet Marie-Louise, à Lasserre-du-Rozel, Morinet Paul, Poirier Noël (et son vieux chien), Christophe Jean-Paul (d'Atton), Daurel Yves, Coiffard Paul, Abbé Forestier Clément, le Père Remaud Irénée en Côte-d'Ivoire et tous les autres sans exception — que mon voisin de colonne, Robert VERBA, découvre dans l'abondant courrier qu'il épêche, en Suisse ! Des centaines de kilomètres nous séparent et nous unissent à la fois... (J. T.)

● Merci à R. Polmar (St-Mihiel) pour la relation de sa visite, en compagnie de A. Jay et de l'infatigable Abbé Ciceron, au lieu de leur kommando, à Vohrenbach.

TEMOIGNAGE

J'ai reçu de notre ami Pierre THOMAS le texte qu'on va lire ci-dessous, accompagné de ce commentaire :

« ...Ce texte m'a ému à plusieurs titres. D'abord, j'y ai retrouvé l'atmosphère authentique des kommandos avec son oppression et les astuces qu'elle inspirait. Et aussi cette solidarité, cette amitié profonde et efficace qui adoucissaient notre épreuve ».

« Comment oublierais-je l'aide admirable dont j'ai moi-même bénéficié à Freiburg, lorsque je fus terrassé par une maladie subite, en pleine nuit ? Ce furent deux « Jocistes » dont hélas, je ne sais pas le nom, qui s'occupèrent de moi avec un dévouement fraternel jusqu'à mon hospitalisation » ...()

Nous avons trouvé dans un journal des Anciens Prisonniers cet admirable texte du P. Pierre Boinot.

Nous sommes à Teschen — aujourd'hui Diecin, en Tchécoslovaquie — sur la rive droite de l'Elbe, dans un pays magnifique, où il doit faire bon vivre en temps de paix.

L'hiver n'est pas très rigoureux, à moins qu'avec le temps nous nous soyons aguerris au climat. A la mi-janvier, le bombardement de Dresde, à quatre-vingts kilomètres, nous a fait quitter nos paillasses pour nous réfugier dans une cave une partie de la nuit ; dans les semaines qui suivent, nous entendons dans le lointain le grondement des canons de l'armée russe... mais nous prenons à espérer que nous passerons là notre dernier hiver.

Je suis amonéonier des kommandos de la rive droite, tandis qu'un autre prêtre que je rencontre tous les vendredis assure les kommandos de la rive gauche et de Bodenbach. L'un et l'autre, nous sommes relativement libres de circuler seuls — sauf pour visiter les kommandos éloignés que nous rejoignons avec une sentinelle, par le train.

Les sorties en ville sont l'occasion de visiter les malades soit au Revier de Wilsdorf, soit au Krankenhaus (hôpital) de la ville, où, avec la complicité des religieuses, j'ai assisté un certain nombre de camarades, surtout après le bombardement du 8 mai. C'est aussi l'occasion de rencontrer les requis du S.T.O.

Un soir de janvier, l'un d'eux qui travaillait à une quarantaine de kilomètres, vint me trouver et me demanda de lui confier le Saint-Sacrement pour trois déportés politiques qui travaillaient dans la région à Rabstein. J'en avais, de fait, aperçu un certain nombre qui, vêtus de leur costume rayé, creusaient des fondations dans une terre glacée par -15° et -20° ; ils me faisaient pitié, alors que dans un train chauffé, j'allais avec ma sentinelle refaire la provision de sabots et de vêtements à Schenlinde.

Je fus interloqué par la demande de ce jeune travailleur que je ne connaissais pas, qui venait au nom de prisonniers dont j'ignorais tout, et qui se disait jociste du diocèse de Bayonne, si ma mémoire est fidèle. Mon gars avait l'air sincère ; je ne savais que lui répondre d'autant que tout en disant la messe, pratiquement chaque jour, je ne gardais pas d'hosties consacrées sur moi. Par ailleurs, j'avais été échaudé en juin 44, par l'officier de l'Abwehr du camp pour avoir porté une lettre à un camarade en allant dire la messe dans son kommando.

Après m'être concerté avec un des prêtres du Stalag IV C, par l'intermédiaire de l'homme de confiance, j'avertis mon jociste qu'à un jour fixé, je consacrerai 3 hosties pour ses camarades. Fidèle au rendez-vous, il vint un soir, et je lui confiai le Saint-Sacrement avec toutes sortes de recommandations dont celle de revenir me rendre compte dans les prochains jours.

Au bout de huit jours, il n'était pas encore de retour, et je commençais à me demander ce qui avait pu lui arriver, rassuré cependant par le fait que je n'avais pas été convoqué par notre « policier » qui m'avait traité, en juin, de « Schwein Priester » !

Un soir, mon « Tarcisius » revint enfin : il venait d'avoir la grippe et m'expliqua qu'il avait pu s'acquitter de sa mission en donnant à nos 3 camarades, les hosties cachées dans son mouchoir, le tout dans les W.C. de l'usine, le seul endroit où ils pouvaient se parler.

Je me souviens encore de l'émotion que je ressentis quand il me raconta qu'en rentrant dans sa baraque avec le Bon Dieu, il ne pouvait pas dormir, et qu'avec d'autres Jocistes, ils avaient fait de cette nuit une longue adoration nocturne jusqu'au jour.

Je ne pus que le féliciter et admirer la leçon qu'il me donnait à moi qui, souvent, dans un autre stalag, avais conservé le Saint-Sacrement avec beaucoup moins de respect pour la présence du Seigneur.

Je n'ai jamais revu ce jeune camarade : trois mois plus tard, c'était l'armistice et j'ai rencontré fortuitement mes trois déportés venus assister à l'une de mes dernières messes à Tetschen. C'était le jour de l'Ascension, au kommando belge.

(Matricule 68 1 19 - IV B. P. BOINOT, Prêtre, 1, Place Sainte-Croix, 86035 Poitiers Cedex).

HISTOIRE



PAR LA LORRAINE VERS LE RHIN
(Décembre 1918)

C'est l'apothéose lumineuse après quatre années de tristesse, de sacrifices et de deuils. L'arme à la bretelle, l'armée française suit le flot allemand dont la formidable marée, après avoir pendant 52 mois battu les collines de l'Île-de-France, regagne lentement les sombres rives de la Germanie vaincue.

Nos troupes victorieuses commencent, le 17, leur mouvement en avant. A la pointe du jour, la Division Marocaine franchit l'ancienne frontière à Moncel. Le 8° zouaves est en avant-garde. Songeurs, les hommes marchent silencieusement, profondément émus de fouler cette terre sacrée de Lorraine qui, depuis 48 ans, attend sa délivrance ; sur le visage de leurs chefs se lit la joie immense de conduire leurs magnifiques soldats sur la voie triomphale après tant de durs et sanglants efforts.

Le spectacle est impressionnant. Sur la route, voici quelques prisonniers français et anglais en haillons qui, évadés du camp de Landau, marchent depuis trois jours l'estomac vide, les membres transis de froid. Puis brusquement, à un tournant du chemin, voici une automobile surmontée d'un drapeau blanc contenant quatre officiers supérieurs allemands chargés de la remise de leur matériel de guerre. Plus loin, une nuée de gamins venus des villages environnants avancent en criant « Vive la France » et en brandissant de petits drapeaux tricolores.

On approche de Château-Salins. Des ordres brefs parcourent la colonne. La tenue est rectifiée. Impeccablement alignés, la tête fièrement dressée, les zouaves, que précède le général Daugan, commandant la division et son état-major, font irruption sur la place de l'église de la petite ville au milieu des acclamations enthousiastes des habitants. Les cloches sonnent à toute volée, les drapeaux tricolores surgissent de toutes les fenêtres.

« Le général s'est arrêté en avant de la place de l'Hôtel-de-Ville que parent les tilleuls, défeuillés par l'automne, Le 8° zouaves, la fourragère rouge à l'épaule, défile devant lui aux accents entraînants de sa musique massée de l'autre côté de la rue. Ah ! la magnifique, l'impressionnante troupe !... »

« Le bourdon vibre toujours dans l'air vif. Les avions de la Marocaine, reconnaissables à leur croissant, ronflent dans l'air, si bas, qu'à tout instant on tremble pour le coq du clocher.

« Chaque fanion qui passe, chaque chef de bataillon, chaque chef de section, soulève une reprise d'accla-

Les canons de la Grande guerre s'étaient tus sur l'ensemble du front, l'armée allemande vaincue était rentrée dans son Vaterland peu convaincue du sort qui lui écheyait...

Clémenceau avait dit : « La guerre est finie, reste à gagner la paix ». C'est à cette tâche, au milieu de difficultés et de discussions sans nombre, que les diplomates et les hommes politiques s'employèrent durant des mois. Finalement, le texte du traité fut imposé à l'Allemagne et accepté par l'assemblée de Weimar le 22 juin 1919, avant d'être officiellement signé à Versailles le 28 juin.

Dans l'intervalle l'armée française avait pénétré dans le Palatinat...

Voici un premier récit extrait d'une publication parue à l'époque chez l'éditeur parisien F. Rouff. (Communiqué par P. Durand, de Pont-à-Mousson).

Vers le Rhin

« Ce Rhin, dont nous avons poursuivi la conquête pendant toute la période de la Monarchie, pendant la Révolution, ce Rhin que nous avons atteint à différentes reprises... aujourd'hui nous y sommes... »

« Plaise à Dieu que nos poilus y montent la garde jusqu'à la fin des temps ».

Général Malleterre.

mations... » (Récit de M. Gustave Babin dans l'illustration du 30 novembre 1918).

Et la marche triomphale à travers la Lorraine continue les jours suivants sur les talons des arrières-gardes allemandes. A Insming, « toutes les maisons étaient parées de drapeaux, de fanions, de vieilles gravures françaises, de statuettes de Napoléon ; d'un bout à l'autre du village, des centaines de jeunes filles en costume lorrain escortaient les soldats, tendant vers eux leurs bras dans un geste adorable, jetant leur cœur avec des baisers, ce pendant que les vieux, qui avaient revêtu leurs costumes des grands jours et arboraient fièrement les médailles françaises, sur le pas de leur porte, ne savaient que pleurer... »

« Comment ne pas raconter la touchante supercherie de Sarralbe, qui, pour hâter l'arrivée de nos troupes, simula un pillage et envoya d'urgence à Dieuze un émissaire réclamer du secours ? »

« L'entrée du 3° bataillon, à la nuit, fut du délire.

« Sur la route, jusqu'à 2 kilomètres au-delà de la ville, la foule se pressait : 2.000, 3.000 personnes, peut-être plus. Et cette foule se mêlait aux uniformes kaki ; chacun voulait toucher de sa main un soldat français pour s'assurer qu'il ne faisait pas un rêve, que c'était une douce réalité.

« Et soudain des torches s'allument, des centaines, enlevées à un parc du génie allemand, et ce fut à travers les rues de la ville un défilé féerique, inoubliable, de Lorrains et de zouaves mêlés(1) ».

« Heures merveilleuses ! »

« Tandis que j'essayais de traduire en mots ces gestes délirants, je sentais, pour la première fois peut-être à ce degré, l'infirmité des phrases, quand les âmes ont dépassé la mesure humaine, moment sublime où s'élevaient vers le ciel d'un bleu miraculeux les hymnes d'actions de grâces, les Nunc Dimittis, les Te Deum, les Magnificat, tandis qu'à travers notre terre rédimée d'Alsace et de Lorraine roulaient comme un tonnerre les accents tout à la fois vengeurs et libérateurs de la Marseillaise (2) ».

Mais bientôt le spectacle change. Dans la journée du 1^{er} décembre, le 8° zouaves défile dans les rues de Deux-Ponts en territoire allemand. Un silence de mort plane sur la ville. Les habitants jettent des regards étonnés et curieux sur les colonnes kaki, qui, baïonnette au canon, martellent, de leur pas cadencé léger et fier, le pavé de la place du Duc. Or, cette place porte une statue, non celle d'un enfant du pays, mais bien l'inévitable statue de Bismark rencontrée en toute ville

allemande qui connaît ses devoirs. Robuste et dominateur, le dos tourné à la France et le regard fixé vers Berlin (sage conseil donné aux habitants du Palatinat !) le chancelier de fer affirme la volonté, la vigueur et la gloire de la Prusse.

Et voici que par une réplique bizarre, devant lui commence notre marche sur le Rhin à travers le Palatinat !

Le 5 décembre on est à Landstulh, d'où s'enfuyait le 9 février 1793, au grand trot de ses superbes chevaux gris, Charles II prévenu de l'arrivée des cavaliers français ; le 7, à Kaiserslautern, Enfin, le 9 décembre, le 8° zouaves atteint les faubourgs de Ludwigshafen sur le Rhin, dernière étape de sa glorieuse avance.

Il va rester là sur les rives du grand fleuve aux flots tranquilles pendant les nombreuses semaines qui précèdent la signature de la paix, sentinelle avancée de la France sur la nouvelle frontière. Terminant ainsi dans le triomphe sa magnifique épopée de cinq années, des plaines ensoleillées du Maghreb aux confins brumeux de l'antique Germanie.

A l'heure où auraient pu se déchaîner les colères accumulées, légitimes, où les haines et les rancœurs si longtemps comprimées auraient pu se faire jour contre le Boche, le régiment, comprenant que la France, plus que jamais, est chargée de maintenir dans le monde le culte de l'idéal, du désintéressement, de la moralité supérieure et comprenant ce que la Patrie attendait de lui dans la région rhénane, méritait cet éloge de l'ennemi même :

« Abschiedsgruss

« Beim Scheiden der besatzungstruppen des 8° zouaven régiment kann ich nicht unterlassen den herrn Offiziere wie Uoffz und Mannschaften meinem offentlichen Dank aus zusprechen für Ihr richtiges Entgegenkommen und musterhaftes Betragen und halften uns dadurch unser schweres Los zu erleichtern.

« Ludwigshafen-Mundenheim, den 15 juni 1919
« G.B. Quartiergerber ».

(Au moment du départ des troupes d'occupation du 8° régiment de marche de zouaves, je ne puis m'empêcher d'exprimer mes remerciements publics à MM. les Officiers, Sous-Officiers et Soldats, pour leur manière d'être correcte à notre égard et pour leur conduite exemplaire. Ils nous ont allégé par là notre sort si terrible à supporter.

Ludwigshafen-Mundenheim, le 15 juin 1919
G.B. le répartiteur du cantonnement).

Sur une thèse universitaire

Le Retour des Prisonniers de Guerre Français, par Christophe Lewin. (Publications de la Sorbonne - 1987).

L'auteur est officier et assistant au Département d'Histoire de l'Université de Tel-Aviv.

Le retour des P.G. et leur réinsertion au sein de la société nationale sont vus essentiellement à travers l'histoire, initiée dès 1942, de la Fédération (F.N.P.G., plus tard F.N.C.P.G.), née de la fusion d'organismes de l'administration de Vichy (Comité National des Prisonniers de guerre, Centres d'Entraide et Maisons du Prisonnier) et de mouvements de résistance P.G. au sein desquels militaient des prisonniers préventivement rapatriés d'Allemagne pour des motifs divers dès 1941, ainsi que des évadés.

Pour employer un vocabulaire connu, il y avait dans ce puzzle très particulier le même éventail politique que dans la Résistance nationale, des gaullistes, des communistes et des centristes gauche-droite... Si les premiers s'écartèrent d'eux-mêmes lors du congrès constitutif de la Fédération, tenu à Paris du 5 au 8 avril 1945, les deux autres composantes s'associèrent au sein de la nouvelle organisation — subtil mélange qui ne tarderait pas, dans l'air du temps, à se révéler explosif, générateur de controverses qui devaient jaloner la vie de la Fédération, controverses « pas toutes éteintes après plus de quarante années », remarquent les Présidents Moreau et Lepeltier dans leur préface (p. IV).

L'Union Nationale des Amicales de Camps (UNAC), issue, elle, des « Secrétariats de camps », ne fait pas partie de la Fédération, mais coexiste avec elle et l'Union Nationale des Evadés de Guerre (UNEG) au sein du Comité d'Entente P.G., chargé de la défense des intérêts matériels et moraux des anciens prisonniers. Toutefois, la vérité oblige à dire que de nombreux Amicalistes sont affiliés à la Fédération au sein de ses sections locales et des associations départementales (A.D.), d'aucuns y occupant parfois des postes de responsabilité.

Je suis entré dans le livre de Ch. Lewin sans aucun a priori, mû par curiosité naturelle pour tout ce qui touche à la captivité et à ses suites, poussé aussi par le désir d'en savoir davantage sur une histoire que je connaissais en discontinu. La personnalité de l'auteur ajoutait encore à mon intérêt. Comment avait-il par-

couru un tel labyrinthe, lui, l'étranger, et de quel fil d'Ariane se serait-il servi ?

J'ai lu ces trois cents pages de texte et de notes avec la plus vive attention, plume en main, en proie à des sentiments mêlés au fur et à mesure des événements et de l'entrée en scène des acteurs. Je retrouvai là comme un reflet de la France agitée de l'après-guerre : du bruit et de la fureur ! Je passai alternativement de l'approbation discrète à l'indignation la plus vive. Je n'étais pas indifférent, mille questions surgissaient en moi qui n'avaient ni écho (ou si peu) ni réponse. Lire entre les lignes s'avérait également décevant. L'« étranger » Lewin, lui, avec une habileté remarquable et une prudence de serpent scrutait froidement les archives, interrogeait des documents « au langage sec, parfois incompréhensible », interviewait quelques-uns des acteurs de cette pièce aux cent actes qui font l'histoire de la Fédération, mais ne nous livrait en notes que des bribes. Son mérite pourtant reste grand d'avoir osé l'entreprise. Un homme du sérail ne s'y fut pas risqué, trop d'« obstacles » l'en eussent empêché...

Si, compte tenu du contexte dans lequel elle s'est exercée, l'action pluri-décennale de la Fédération peut être considérée comme relativement positive, il n'en demeure pas moins que ses longs premiers pas restent par trop entachés, à nos yeux, de décisions et de pratiques contestables, incompréhensibles, aberrantes parfois, qui sont loin, très loin de cet « esprit prisonnier » si volontiers évoqué pour les justifier. Pour ne rien dire du messianisme dont on « nous » disait porteurs, qui confinait à l'utopie, à l'illusion... Les « pères-fondateurs » de l'organisation ne prétendaient-ils pas en effet parler et agir au nom de tous les prisonniers, plus particulièrement des centaines de milliers d'entre eux qui ne rentreraient qu'en 1945, qu'ils se promettaient d'encadrer, de guider, de défendre et qui allaient former le gros de ses bataillons ?

La lecture attentive et critique du livre de Lewin nous mène de découverte en découverte, d'interrogation en interrogation qui laissent perplexe, attristé. Certes

le combat franco-français était alors impitoyable, l'ambition et la passion partisane en accroissaient l'âpreté. Comme nulle part ailleurs en Europe, l'ère du soupçon entraînait au drôle de jeu. Mais fallait-il marcher du même pas quand on se voulait différent ?

Différents, on nous le fit bien voir d'ailleurs, mais autrement qu'espéré ! Irrespect et mépris nous eûmes, plus que de raison note l'auteur, mais cet aspect des choses nous est suffisamment connu pour insister.

Notre propos n'étant pas de faire ici une analyse du livre de Ch. Lewin qui nous entraînerait trop loin, nous nous bornerons à en souligner pour nos lecteurs le très fort intérêt, mais sans dissimuler les réserves que nous inspire une partie du bilan qu'on nous présente : le regard de l'ancien prisonnier de base ne saurait être neutre, car c'est de lui qu'il s'agit dans ce livre-témoignage, « édité à l'intention des universités et des bibliothèques », mais que de nombreux fédéralistes et amicalistes auraient intérêt à lire, fût-ce pour connaître rétrospectivement une histoire qui les interpelle...

J. Terraubella.

(Editeur : Publications de la Sorbonne, 14, rue Cujas 75231 Paris Cedex 05 - Prix : F. 190,00).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 449

HORIZONTALEMENT :

I. - Mascottes. — II. - Amoureuse. — III. - Tir. - Seul. — IV. - Inceste. — V. - Noire. - P.C. — VI. - Age. - Touat. — VII. - Lera. - Tari. — VIII. - Eneide. - If. — IX. - Sesterces.

VERTICALEMENT :

1. - Matinales. — 2. - Aminogène. — 3. - Sorcières. — 4. - Cu. - Er. - Ait. — 5. - Or. - Set. - Dé. — 6. - Test. - Oter. — 7. - Tuée. - U.A. — 8. - Esu. - Parie. — 9. - Sélectifs.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE